

Les Rencontres du Web 14-18, l'écriture de l'histoire en question



Par Dimitri Chavaroché, doctorant-contractuel en histoire contemporaine à l'Université de Paris I-Panthéon-Sorbonne

Les 10 et 11 avril derniers se déroulaient à la Gaîté Lyrique à Paris, les *Rencontres du Web 14-18, la Grande Guerre numérique*, organisées par la Mission du Centenaire. En ouverture, Joseph Zimet président de la Mission, rappelait que le Centenaire est un extraordinaire catalyseur et accélérateur d'actions de conservation, de production et de diffusion documentaire notamment numériques. L'objectif de ces journées était de partir du constat, qu'internet permet de nouvelles façons de commémorer le premier conflit mondial, et de faire un certain état des lieux des pratiques web sur la Première Guerre mondiale à l'échelle nationale principalement. Il s'agissait dans un premier temps de répondre aux questions : quelles sont aujourd'hui les utilisations d'internet concernant la Première Guerre mondiale ? Quelles ont été les évolutions de ces pratiques ? Et qui en sont les acteurs ? Ouvertes à tous, ces journées se voulaient la rencontre des différents protagonistes ayant investi le champ de 1914-1918 sur internet, et de confronter leurs pratiques et leurs utilisations de la toile. Lors de l'inauguration de ces Rencontres, M. Jean-Marc Todeschini secrétaire d'Etat aux anciens combattants et à la mémoire présente le Centenaire comme un grand élan populaire, et internet comme étant un de ses relais en faisant rentrer la guerre et les commémorations dans tous les foyers¹. Cependant ceci n'est en rien propre à la Grande Guerre, ni à l'histoire, et l'on peut en nuancer la portée. En effet, la possibilité d'accéder à du contenu concernant la Grande Guerre ne doit pas se confondre avec la nécessité d'une démarche active du public pour accéder à un contenu. Dès lors, dans quelles mesures internet est le vecteur d'un nouvel intérêt pour la Première Guerre mondiale ? N'est-il qu'un support supplémentaire pour les chercheurs, ou y trouvons-

¹ Le discours est consultable sur le site : <http://discours.vie-publique.fr/notices/153001058.html>. Consulté le 5 mai 2015.

nous de nouveaux acteurs spécifiques ? D'autres interrogations pouvaient être soulevées tels que : le web permet-il l'existence de communautés et de sociabilités nouvelles ou ne retrouvons-nous sur la toile, que la transcription des réseaux de sociabilités classiques ? Enfin, la Grande Guerre est-elle l'occasion de pratiques innovantes du web ?

Ces rencontres se composaient de tables rondes sur la diversité des utilisations et des acteurs du web 1914-1918, d'un salon réunissant les différents acteurs institutionnels ou entrepreneuriaux actifs sur le web ainsi que des ateliers permettant à ces derniers de présenter à un auditoire plus étendu, leurs projets et leurs actions.

La Grande Guerre sur internet, entre renouvellement et prégnance d'une histoire surannée

Dans son introduction à la première table ronde intitulée « Pourquoi et comment le web a-t-il changé notre perception de la Grande Guerre ? » l'historien André Loez présente internet comme un lieu permettant l'éloignement d'une certaine solennité des discours, et de rapports plus horizontaux entre les participants. Néanmoins, il rappelle que cet espace ne doit pas être idéalisé. Comme tout médium de diffusion de discours, il fait l'objet d'enjeux quant aux teneurs des propos tenus, à l'écho qui leur est accordé et à leurs utilisations. Constatant la richesse des sites, des blogs et des forums, la discussion est engagée sur l'engouement de la Grande Guerre sur internet. Comment peut-on en expliquer cette vitalité ? Quelles en sont les appropriations ? Pour comprendre cet engouement, les intervenants replacent la Grande Guerre dans deux contextes. Le premier est celui de l'évolution chronologique de la présence de sujets et de débats historiques sur internet. Concernant la mise à disposition massive d'archives de la Grande Guerre en ligne, cette entreprise bénéficie des avancées réalisées avec la numérisation des archives de la Shoah. Le deuxième contexte est celui du rapport et de l'identification entretenus par les Français en particulier à la Première Guerre mondiale. Benoît Majerus explique que la Grande Guerre jouit en France d'une identification plus facile et plus glorieuse que la Seconde Guerre mondiale ce qui peut expliquer l'engouement ressenti. Nicolas Patin présente le rapport des Français à la Grande Guerre comme passionnel. Ainsi, internet devient à la fois le réceptacle et le vecteur de ces passions. En termes de diffusion d'informations (articles, photos, archives), la dynamique a d'abord été du côté des internautes privés, voyant le potentiel de publications offert par internet. André Loez parle d'une « expérience d'humilité » des historiens professionnels face aux informations procurées par beaucoup de non professionnels sur internet. Les institutions, telles que les archives départementales, Mémoires des Hommes, ou Gallica par exemple ont suivi ce mouvement. Pour ces derniers, s'est posée la question du choix des fonds à valoriser en premier, et dans quelles proportions. Ils ont dû varier leurs offres destinées à un public qu'ils perçoivent comme de plus en plus exigeant et voulant avoir un accès direct aux archives. Pour ces institutions, l'enjeu est ensuite de faire perdurer l'intérêt pour leurs fonds. Christine Martinez explique que l'intérêt pour les archives de la Grande Guerre est un prétexte pour réfléchir aux politiques d'accès aux sources. Un travail d'accessibilité des archives est nécessaire. La mise en place d'outils efficaces demande encore du temps pour rendre disponibles et réutilisables facilement les fonds numérisés. Ainsi, les Archives départementales des Yvelines essaient de

proposer de nouvelles approches des fonds avec une plate-forme collaborative, mais aussi de sensibiliser les plus jeunes par des activités didactiques comme des jeux de méthodes de recherches.

Le débat se déplace ensuite sur les questions de mélange et de confusion des discours, accompagnées de la dispersion des informations sur internet. Comment distinguer une information importante, comment valoriser une production, un fond, une institution dans tout le bruit généré sur la Grande Guerre ? Benoît Majerus souligne que les historiens classiques des années 1990 sont absents d'internet. Mais si la place y est davantage investie par les historiens des générations suivantes, Nicolas Patin qualifie internet de lieu difficile pour l'historien pour faire passer un discours critique et quantitatif moins lié à l'émotion. En effet, internet est un lieu de l'instantané. La figure du poilu sur laquelle se concentre la mémoire française de la Grande Guerre en est un bon exemple. C'est à partir de cette figure consensuelle que s'est construite l'action de communication du Musée de Meaux sur Facebook autour du poilu fictif Léon Vivien. Ce recentrement sur le personnel et l'individuel est une caractéristique des pratiques et des discours mémoriels qui ont besoin d'identification. Cependant des recherches de nouvelles formes de discours historiques sont tentées à partir des outils d'internet. Benoît Majerus présente le projet qu'il encadre à l'Université du Luxembourg consistant à faire écrire une histoire de l'occupation de la Belgique selon les modalités de Twitter, c'est-à-dire en 140 signes. Cette expérience d'adaptation de la mise en récit de l'histoire à un médium soulève des questions classiques de l'écriture de l'histoire ; que valoriser ? Comment apporter de la nuance ? Etc. Le constat est fait par les intervenants qu'à côté de ces nouvelles tentatives d'écritures, internet reste l'espace où survit une histoire aujourd'hui dépassée au sein de l'université, celle d'une histoire bataille. Cette forme d'écriture de l'histoire est considérée comme poussiéreuse parce ce qu'elle reste centrée sur des considérations stratégiques et le point de vue du haut commandement.

Les intervenants soulignent qu'en dépit des nombreux espaces de discussions, les confrontations restent minimales entre les tenants de cette histoire bataille plus ancienne, et ceux promouvant de nouveaux objets et de nouvelles formes d'écriture de l'histoire. Cette survivance de l'histoire bataille faisant la part belle aux élites, peut paraître paradoxale avec l'omniprésence de la figure du poilu. A mon sens, cela peut s'expliquer par le fait que le poilu n'est pas assez un objet d'histoire au-delà du milieu universitaire. Le poilu est peu abordé comme un objet d'étude et de compréhension de la société en guerre et des pratiques guerrières au début du XXe siècle. Il ne reste qu'une figure convoquée pour créer de l'identification et de l'empathie.

Sans être propre à 1914-1918, la profusion des discours et l'accès direct à une multitude d'archives remet en question la légitimité des historiens professionnels à orienter l'écriture de l'histoire. Les discussions avec le public notamment ont soulevé à mes yeux des confusions autour de la définition de l'historien souvent confondu avec un historien universitaire, de métier. Cependant, tout individu suivant une réflexion historique sur un phénomène et produisant un discours doté d'un appareil critique, fait œuvre d'historien. Ainsi, l'affirmation de Christine Martinez de rendre accessible au plus grand nombre l'accès aux archives, par la voie numérique, pour permettre aux gens « de ne plus subir le discours des historiens » est à nuancer. C'est au contraire permettre à tout un chacun d'accéder aux matériaux pour pouvoir tenir un discours historien. De fait, l'intérêt est certainement de décloisonner davantage le discours historien de l'université.

La massification des documents d'archives numérisés, notamment avec la grande collecte mise en place avec le centenaire, a pu rendre difficile paradoxalement la recherche de documents utiles. L'indexation de ces documents pose des problèmes de méthode et de rigueur. A ce propos Christine Martinez explique que le travail de collecte et d'indexation n'a pas été coordonné nationalement. Tous les départements n'ont pas participé, faute de moyens. Actuellement, c'est une indexation collaborative qui est mise en place. Cependant, beaucoup de ces documents ne sont pas présentés et replacés dans leur contexte de production. De fait ils deviennent inutilisables. En effet, ils ne peuvent plus être des outils d'attestation de la preuve, et nécessitent pour le devenir à nouveau un gros travail de critique externe et interne.

Cette grande quantité de sources éparpillées peut donc demander un travail de tri chronophage pour trouver des documents utiles. Pour contourner le problème à la fois quantitatif et qualitatif, la politique de numérisation proposée par Gallica est de promouvoir une numérisation non sérielle, mais diversifiée de ses fonds. Arnaud Dhermy, soutient cette politique par le souci de participer à aider les chercheurs à contextualiser les documents auxquelles ils sont confrontés et les faits qu'ils étudient. Enfin, il faut aussi relativiser l'importance des archives numérisées. Seules 2% des archives sont en ligne, ce qui ne dispense pas le déplacement dans les centres d'archives pour effectuer un travail approfondi.

En conclusion de ce débat, quelles perspectives pour 2018 ? Une première réponse donnée par les intervenants est la nécessité d'une pédagogie pour l'utilisation des différents contenus disponibles sur internet. Là non plus, ce n'est pas propre au champ historique et encore moins à celui de la Première Guerre mondiale. Ensuite, est-ce la numérisation des archives qui va changer l'histoire de la Grande Guerre ? Comment vont être traités ces nouveaux fonds ? L'indexation des nouveaux fonds et leur contextualisation, demande encore du temps. La massification des sources identifiées n'est pas une contrainte. Les problèmes posés par la masse documentaire ont déjà pu être contournés par les techniques d'échantillonnage des fonds pour l'établissement d'un corpus. Enfin, les discours historiques peuvent emprunter l'ensemble des média possibles sur internet et il n'est pas impossible que de nouvelles formes de discours apparaissent, mais on ne peut pas prévoir celles qui vont subsister d'ici 2018.

Nouveaux outils de diffusion, nouvelles approches de l'histoire ?

La seconde table ronde intitulée « Les acteurs et pratiques du Web 14-18, des réseaux sociaux aux blogs et forums », prolongeait les discussions de la matinée notamment sur la porosité du clivage entre experts et profanes dans l'écriture de l'histoire de la Grande Guerre sur internet. Le débat était articulé autour de trois axes : confronter les différents rapports à l'histoire présents sur le Web, la diversité des appropriations ou des utilisations d'internet comme ressource, et enfin la question de la constitution d'une sociabilité autour de la Grande Guerre à partir d'internet. En toile de fond, ce sont bien des enjeux d'écriture de l'histoire, d'édition de l'information et de leurs utilisations dont il était question. Où, quand et comment publier sur internet pour être visible, repris et réutilisé ?

Sur internet, au même titre que les autres supports de diffusion, il ne faut pas perdre de vue les finalités des publications. Est-ce un outil de promotion d'une institution publique ou privée ? Est-ce une démarche de mise en accès libre de fonds

documentaires ? Est-ce le partage ou l'exposition d'une réflexion ou d'une recherche ? Est-ce un outil de médiation d'un message politique ? Etc. Le projet Léon Vivien de création d'une page Facebook d'un poilu fictif, est une vitrine pour le Musée de Meaux. L'enjeu était de promouvoir les collections du musée et de faire venir de nouveaux visiteurs. Lyse Hautecoeur explique que ce projet vient d'un partenariat entre le musée et une agence publicitaire. L'idée de départ était assez simple et déjà employée par différents comptes parodiques sur le réseau social. Quel serait la page Facebook si celle-ci avait existé en 1914. La gratuité de ce réseau et son expansion sont des moyens de toucher un très grand nombre de personnes. La question est alors posée de la légitimité de créer un personnage fictif alors que des exemples de soldats ne manquent pas. L'intérêt du personnage fictif est la liberté de ton, de propos et du parcours qu'il est possible de lui inventer. Si le personnage et son histoire sont imaginaires, toutes les photos et les objets présentés sont issus des collections du musée. Pour Lyse Hautecoeur, le succès rencontré est le résultat d'un gros travail d'écriture de la page où aucun aspect n'a été négligé. C'est une autre façon d'aborder l'histoire, une façon aussi de la vulgariser. Une fiction permet de créer un nouveau héros ordinaire, dans lequel il est possible de s'identifier. L'intérêt promu par les créateurs est aussi de montrer les ressentis de l'homme et du soldat, et de les voir évoluer. Le risque est alors d'appliquer des considérations d'aujourd'hui sur les émotions ou les intentions des soldats de 1914.

Le souci de vulgarisation est aussi un objectif du journal *La Voix du Nord* avec son édition numérique sur la Grande Guerre : il-y-a-100-ans.fr. Ce n'est pas la première fois que le journal investit le champ historique. Christian Canivez explique la légitimité de *la Voix du Nord* de traiter l'histoire de la Première Guerre mondiale en couvrant l'histoire des régions où le journal est diffusé. Dans la continuité de sa ligne éditoriale de quotidien régional, le site propose une histoire locale de la Grande Guerre. Ce travail s'appuie sur l'important fond d'archives du journal *Le Temps*, qui relaie notamment les communiqués officiels des armées. Les internautes ont accès aux contenus de l'époque jour après jour jusqu'au 14 octobre 1914. Pour diversifier les points de vue, le site publie également le carnet écrit au quotidien d'un civil de Roubaix, alors en zone occupée par les Allemands. Cet effort de vulgarisation ne vise pas seulement le lectorat habituel du journal. En effet cette publication est destinée à un public national et international avec la traduction de ses articles. Elle est aussi un moyen de soutenir une mémoire locale dans les commémorations nationales voire internationales du Centenaire. De la même manière, le blog poilusdelavienne.blogspot.com de Frédéric Coussay est un exemple du service que rend internet à la diffusion d'une histoire locale vers le national et l'international. Sur son blog, Frédéric Coussay publie un billet pour chacun des 13 000 soldats de la Vienne morts pendant la guerre. Son ambition est de rendre hommage aux soldats en concentrant les documents les concernant (registres matricules, extraits de JMO, documents de famille, etc.) et en les mettant en ligne à la disposition de tous. Il ne s'agit pas ici d'un travail d'analyse, mais la constitution d'un corpus sur les soldats morts de la Vienne.

Cette initiative privée rejoint les politiques de numérisation des documents par les institutions d'archives. Pour Lionel Morel, la diffusion en ligne des archives de la BDIC est inutile si les sources ne sont pas réexploitées. La BDIC a une politique ancienne de numérisation de ses fonds. Elle fait le choix de ne mener aucun tri lors de la numérisation d'un fond pour ne pas le trahir ou le biaiser. Ainsi, les journaux de tranchées ou le fonds Valois correspondant aux photos de la section photos des armées sont numérisés entièrement. Les formes de réutilisation de ces fonds sont

pour Lionel Morel un champ d'observation des usages des archives par le public et de son rapport à l'histoire. Cependant aucune étude n'a été faite, la numérisation étant certainement trop récente pour avoir un corpus conséquent à étudier. En creux, c'est aussi le constat d'une faible réutilisation en ligne des fonds proposés. Cela peut s'expliquer par la méconnaissance du grand public de l'existence de tels fonds à sa disposition. De plus, leur quantité massive peut rebuter leur appropriation. L'investissement dans la vie numérique relève aussi d'une stratégie de pouvoir. Mettre en ligne des fonds, des outils ou des méthodes de travail et participer aux réseaux sociaux sont des vecteurs de pouvoir symbolique. Ainsi, il permet d'acquérir une légitimité dans le champ investi. Pour les institutions, l'enjeu est de se présenter comme incontournable pour les chercheurs. Pour les internautes privés l'intérêt n'est pas si différent. Cet investissement est un moyen de se constituer et d'entretenir un réseau mobilisable ensuite pour faciliter des recherches ou favoriser des opportunités professionnelles.

Utiliser internet et les réseaux sociaux pour analyser la création de nouveaux rapports à l'histoire et à celle de 1914-1918 en particulier est l'objectif du travail mené notamment par Frédéric Clavert. Cette étude se fait à l'aide d'une base de données collectant l'ensemble des messages comportant des mots clés se rapportant à la Grande Guerre tel que #WW1 et publiés sur le réseau social Twitter. Lors des Rencontres du Web, ce corpus s'élevait à près de 2 millions de tweets dont environ 300 000 originaux. A partir de ce réseau social, défini par Frédéric Clavert comme l'espace d'une grande discussion globale, l'intérêt est de voir qui sont les acteurs qui structurent les discussions. Lors des Rencontres du Web, les acteurs de ces discussions représentaient une centaine de comptes actifs. Ce travail permet d'identifier des pratiques culturelles et mémorielles nationalement différenciées. Les deux principaux ensembles linguistiques présents sont le monde anglophone et français. Au moment des Rencontres, les messages en langue anglaise traitaient premièrement des champs de bataille et dans un deuxième temps de l'entrée en guerre. Ceux en langue française portaient majoritairement sur la figure du poilu, puis sur le 11 novembre. Enfin en troisième position un sujet commun, Sarajevo. Ainsi, Twitter devient un lieu d'analyse du traitement de nos sociétés sur leur passé. C'est un angle d'attaque pour étudier les différents rapports au temps des utilisateurs, mais aussi observer les dynamiques de flux et d'intensité. Les temporalités des discussions des commémorations du Centenaire ne sont pas celles de la Grande Guerre. Les formes d'expressions sont celles plus classiques d'internet, où une grande place est faite à l'émotion. Frédéric Clavert prend l'exemple d'un message ayant eu un très grand nombre de retweet², reproduisant une lettre de poilu. Cependant si l'on cherche la source de cette lettre, il n'est pas possible de l'identifier et peut donc laisser supposer à une invention.

La table ronde se termine sur la question des interlocuteurs et dans quelles mesures le web 14-18 est créateur de liens. Pour les intervenants, des sociabilités naissent d'une présence active et d'une visibilité sur le web 14-18. Celles-ci peuvent prendre des formes plus anciennes. Ainsi, en plus des commentaires numériques, le journal *La voix du Nord* reçoit des lettres manuscrites en réponses à leurs publications sur internet. Frédéric Coussay est par exemple invité à intervenir dans des collèges et des lycées de la Vienne pour évoquer son travail et plus généralement pour parler de la guerre. De cette discussion, il ressort que deux pôles structurent la communauté rassemblée autour de la Grande Guerre sur internet. Le

² Sur le fil de microblogage Twitter, un retweet est la republication d'un message posté par un autre utilisateur.

premier est constitué par la Mission du centenaire, le second est le forum 14-18 qui fédère les amateurs. Entre ces deux pôles, peu d'échanges sont constatés. En définitif, internet reste avant tout l'outil déjà constaté d'accélérateur d'échanges et de rencontres sans remplacer ni supprimer les modes de communication précédents.

Salon et ateliers, les échanges humains au secours des activités numériques

Les ateliers et le salon qui se sont déroulés en continu étaient l'occasion pour les institutions présentes de faire la promotion de leurs activités numériques autour du thème de la Grande Guerre. Toutes les informations étant déjà accessibles librement sur internet, la nécessité de participer à un salon et à des ateliers pour promouvoir une activité et une présence numérique peut paraître paradoxale. Une première réponse est la grande diversité des offres et des activités proposées nécessitant un tri, ainsi que les difficultés d'être visibles au bon moment sur la toile.

Le salon regroupait aussi bien des instituts de recherches comme le laboratoire IHRIS de l'université Lille 3, l'ENS Lyon, ou l'université de Lausanne, que des stands de conseils généraux, ou d'entreprises privées³. Si la publicité de leur pratique est le dénominateur commun de leur présence sur le salon, le but de cette publicité et leur investissement du web 14-18 reste très différent. Pour les instituts de recherches, l'intérêt est de présenter les recherches publiées en ligne ou les projets collaboratifs en cours. L'IHRIS présentait la base de données collaborative des monuments aux morts⁴ afin, entre autres, de susciter la participation d'éventuels contributeurs. Un enjeu plus économique motivait les entreprises comme Ubisoft ou la présence de Conseils généraux développant le tourisme de mémoire dans leurs départements. Pour ces derniers la présence sur internet est primordiale avant tout pour des raisons de publicité. Leur action est ailleurs, sur le terrain surtout avec la constitution de parcours mémoriels. Internet est pour eux une vitrine. L'atelier « faire des recherches généalogiques sur la période 1914-1918 », très suivi, a montré le rapport très personnel qu'entretient le public à la guerre et à l'histoire. La guerre c'est d'abord celle vécue par un proche dont on veut reconstituer le parcours. Enfin, un atelier sur les possibilités offertes aux professeurs des classes du primaire et du secondaire pour enseigner l'histoire de la Grande Guerre clôturait le panel proposé. Cet atelier passait en revue les différents sites utilisables comme sources pour la recherche documentaire en classe ou la construction de cours. On peut déplorer l'absence d'une proposition d'usages plus innovants d'internet à des fins pédagogiques. Entre ces différents acteurs, et les différents publics qu'ils ont mobilisés, on peut regretter la faiblesse des échanges. En effet, en dehors des invités des tables rondes, il y a eu peu de confrontation des différents rapports à l'histoire et des multiples façons d'utiliser internet comme support de discours historiques. Le public était surtout dans une position d'attente d'informations ou d'astuces concernant l'utilisation des outils numériques.

Au terme de cette journée il semble ressortir que l'on peut nuancer une spécificité d'internet pour ce qui est de l'histoire de la Première Guerre mondiale. La toile ne semble pas être le lieu d'investissement de nouveaux acteurs. L'une des

³ Programme du salon : <http://centenaire.org/fr/les-rencontres-du-web-14-18-le-salon>. Consulté le 27 juin 2015.

⁴ <http://monumentsmorts.univ-lille3.fr/>. Consulté le 27 juin 2015.

propositions avancées lors du séminaire « Structuration et analyse de données pour l'historien », organisé le même jour par le Pireh⁵, est que la sociabilité autour de sujets historiques n'est pas très différente de celle des sociétés savantes du XIXe siècle. Si l'échelle locale peut être dépassée, les modes de fonctionnement sont semblables. Des lieux de discussions peuvent être repérés avec les forums, et les recherches donnent lieu à des publications sur des blogs et peuvent être discutées. L'engouement constaté pour la Grande Guerre sur le web, n'est certainement que le reflet de l'intérêt que porte la société française pour cet aspect de son histoire. Les utilisateurs et interlocuteurs actifs sont ceux que l'on retrouve dans les salles de lectures des archives ou lors des conférences et des colloques. Si internet suscite des intérêts pour l'histoire de 1914-1918, il est encore insuffisant pour effectuer des recherches approfondies. La toile reste alors un outil de diffusion et de mise en contact très important, ce qui n'est en rien propre au champ historique. S'il est relativement aisé de publier sur internet, cela ne garantit par forcément une visibilité du discours.



⁵ Programme du séminaire du Pireh : <http://www.univ-paris1.fr/axe-de-recherche/pole-informatique-de-recherche-et-denseignement-en-histoire/recherches/seminaire-structuration-et-analyse-de-donnees-historiques/>.